

I

Les origines

1.1

Ces mémoires, il me faut les écrire. Je me suis toujours senti comme élément d'un maillon dans une chaîne de générations. À ce titre, je me dois de transmettre aux générations suivantes le récit du passé familial et l'héritage que nous avons reçus, enrichis des acquis de notre propre génération. Il est temps, aujourd'hui, de prendre la parole, de dire le peu que je sais du passé, et davantage sur notre proche famille et sur ma carrière.

Mes parents avaient eu les épisodes tragiques qu'ils avaient vécus auparavant. Enfant, au détour d'une porte, je les entendais parfois évoquer quelques souvenirs avec d'autres survivants qui avaient fui leur terre natale ; j'écoutais d'une oreille distraite ces anecdotes d'adultes. Comme tout gosse de six ans, j'étais attiré par d'autres sujets que ces histoires de vieilles personnes. Malheureusement, je ne les ai jamais interrogés avec insistance : je jugeais que s'ils ne m'en parlaient pas, c'était sans doute qu'ils ne le voulaient pas, par pudeur, peut-être, mais sans doute aussi pour ne pas faire porter à mes épaules d'enfant le poids des tragédies passées. Avec ces lambeaux d'histoires qui me parvenaient, je prenais conscience de tout ce que mes parents avaient enduré, du courage et de la persévérance dont ils avaient dû faire preuve, dans l'espoir d'offrir un futur à leurs enfants. S'il ne devait y avoir que cela dans mes mémoires, ce serait cet hommage à toute une génération d'Arméniens envers qui j'ai la plus profonde admiration pour ce qu'ils ont accompli et qui nous invitent à beaucoup d'humilité vis-à-vis d'eux. Tous les biens et propriétés de mes ancêtres ont été spoliés, les souvenirs concrets sont presque inexistants ; les archives communautaires dans l'église de leur village ont été détruites. La mémoire ne fut conservée que dans leur tête. La mettre par écrit aujourd'hui est une tâche d'autant plus importante : il ne faut pas qu'elle tombe dans l'oubli, il ne faut pas qu'elle se perde.

(...)

II

L'installation

2.1

À Chaville et dans les communes voisines (Sèvres, Ville-d'Avray, Vélizy, Versailles, Viroflay) les Arméniens formaient depuis 1925 une communauté quelque peu organisée de la banlieue sud-ouest de Paris. De manière tacite, ils vivaient là comme des hôtes provisoires, des invités de passage. Ils allaient aux offices de l'Église arménienne dans des locaux loués à la journée ; les enfants outre l'école municipale se rendaient à « l'école arménienne du jeudi » pour apprendre à lire et écrire dans cette langue ; et des fêtes arméniennes de caractère religieux, culturel ou patriotique étaient organisées. Tout le monde vivait comme en escale, en attendant... En attendant quoi ? Certains parlaient de s'établir en Arménie, d'autres évoquaient la Syrie ou le Liban. La France était un lieu de repos, le temps que la situation se tasse dans cette autre partie du monde où nous avons laissé nos racines. Dans tout cela, pourtant, ma mère faisait exception. Les souvenirs de son pays avaient laissé en elle des traces trop profondes, trop douloureuses et brûlantes pour être oubliées. « Je ne veux pas que mes enfants endurent ce que nous avons subi », disait-elle. « Il est hors de question que nous retournions en Orient ». Elle était la seule à le penser et à le dire. Mon père, lui, ne s'exprimait pas sur le sujet : c'était un homme réservé. Sans doute faisait-il lui aussi des plans. Peut-être pensait-il à son frère et à ses sœurs, réfugiés en Palestine. Il n'en dit cependant jamais rien.

J'étais quant à moi bien trop jeune pour prendre part à ces débats, mais une chose était sûre : j'étais le plus francisé de ma famille. Contrairement à mes frères et sœurs, j'étais né dans notre pays d'accueil et j'avais déjà été « naturalisé » : depuis la fin des années 1920, une loi donnait la possibilité aux enfants nés en France de parents étrangers d'obtenir la nationalité française. Mes parents en avaient fait la demande dès qu'ils le purent et à l'âge de trois ans, je devins donc Français. Ce n'était pas le cas du reste de ma famille : apatrides, ils avaient le statut particulier de « réfugiés d'origine arménienne ». Leur appartenance à l'Empire ottoman avait été effacée, et leurs liens à l'Arménie restaient de l'ordre du symbolique. Entre deux nationalités sur le papier, les Arméniens de France semblaient aussi vivre entre deux continents, entre deux vies, attendant que l'Histoire décide de leur sort – s'installant néanmoins.

2.2

Et l'Histoire, justement, vint à nouveau frapper à nos portes. En septembre 1939, alors que je descendais l'avenue Ville-d'Avray, devenue depuis l'avenue de la Résistance, je vis des camions remplis de militaires, garés tout le long de la rue. À l'intérieur, des soldats fraîchement mobilisés, rappelés pour rejoindre les rangs de l'armée. La guerre contre l'Allemagne nazie venait d'être déclarée. J'eus clairement conscience dans ma onzième année de vivre un jour historique. Mais lorsque la nouvelle se propagea, tout le monde sembla y répondre d'abord avec une certaine incrédulité. Nous assistions aux prémices de quelque chose dont nous ne comprenions pas encore la gravité. Les conflits semblaient encore loin, après tout : de septembre 1939 à mai 1940, pendant cette période qu'on appela la « Drôle de guerre », les Français attendaient, retranchés derrière la ligne Maginot construite pour empêcher une invasion allemande comme celle de 1914 et les affrontements étaient pour ainsi dire des escarmouches. On espérait sans doute alors qu'Hitler, tirant les leçons de la Première Guerre mondiale, changerait d'avis. En réalité, il s'occupait de la frontière orientale et de la Pologne. Mes parents eux-mêmes semblaient peu préoccupés par la situation. Ils avaient déjà fui l'horreur d'un Empire ottoman qu'ils considéraient comme barbare, pour rejoindre la France, le pays des Lumières, protecteur des Chrétiens d'Orient. Il était inconcevable que cette nation, berceau de la démocratie, plonge à son tour dans l'obscurité.

Dans notre quotidien, pourtant, quelques signes nous rappelaient à la réalité : la courte période de paix qui n'avait tenu que vingt ans était bel et bien révolue. Un soir, quelqu'un vint frapper à notre porte pour nous signaler qu'une lampe, à l'extérieur de notre maison, était restée allumée. La nuit venue, tout devait être plongé dans le noir pour que la ville ne soit pas visible du ciel, et éviter qu'elle ne devienne une cible trop facile des bombardements. Les lampadaires avaient été peints en bleu, et les gendarmes patrouillaient le soir pour s'assurer que nous respections les consignes. En souvenir des terribles gaz de 14-18, des masques nous avaient été distribués. On nous enjoignait aussi de repérer les abris les plus proches, pour nous y réfugier en cas d'alerte aérienne. Et il y en eut : lorsque les sirènes retentissaient durant la journée annonçant l'approche d'avions ennemis, nous devions quitter l'école en rangs serrés et nous abriter précipitamment dans les champignonnières bâties entre Chaville et Sèvres. Dans ces lieux sombres et humides, nous attendions que la menace passe.

Mais en 1940, tout changea. Le 10 mai, violant la neutralité de la Belgique, des Pays Bas et du Luxembourg, les Allemands contournèrent la ligne Maginot et firent une percée qui les mena jusqu'aux Ardennes. Pris au dépourvu, les Français ne parvinrent pas à endiguer cette vague qui se répandait dans le pays. Tout d'un coup, la situation s'aggravait dangereusement. Les nazis étaient à nos portes. La Gendarmerie Nationale fit passer un message : ils demandaient à tous les jeunes de la région parisienne qui n'avaient pas encore été appelés sous les drapeaux de fuir vers le sud. Les

officiers en charge du recrutement craignaient qu'à l'arrivée des Allemands, il ne soit trop tard pour les incorporer dans les troupes. En demandant aux futures recrues de s'éloigner des armées ennemies, la Gendarmerie espérait gagner du temps pour pouvoir les mobiliser plus tard. De nombreux Arméniens, malgré leur statut de réfugiés, avaient déjà été appelés. Mon père était trop vieux pour être concerné, mais mes frères, eux, l'étaient : Pano avait dix-neuf ans, Mérou en avait dix-sept. Ils décidèrent de répondre à cet appel patriotique et prendre la direction du sud de la France dans l'espoir de rejoindre l'armée plus tard. Mais comment ? Nous n'avions pas de voiture, les trains ne marchaient pas bien et les risques de bombardements étaient bien réels. Ils se débrouillèrent pourtant : ils achetèrent des vélos à bas prix et nous laissèrent derrière eux. Leur fuite ne dura pas longtemps : quelques jours plus tard, ils furent rattrapés par les Allemands au Creusot. N'étant pas encore soldats, mais civils, ils ne furent pas arrêtés et revinrent sains et saufs à la maison. Ce ne fut pas le cas de tout le monde : un de nos amis, Toros, lui aussi originaire de Gurlé et âgé de quelques mois de plus que Pano, avait reçu sa lettre de mobilisation et s'était rendu à la caserne. Il venait de récupérer son uniforme militaire lorsque les Allemands firent irruption. Il fut fait prisonnier de guerre et fut envoyé en Allemagne où il croupit pendant quatre ans.

Il ne fallut que quelques semaines aux nazis pour arriver jusqu'à Paris et marcher sur la capitale et ses environs. Ce jour-là, mon père entra précipitamment à la maison en criant :

« Tout le monde à la cave !

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Les Allemands arrivent ! »

Tout le monde se rua dans le sous-sol pour se cacher des troupes qui approchaient et dont nous ne connaissions pas les intentions. Je pouvais sentir l'inquiétude qui agitait mes parents. Sans doute les souvenirs traumatisants des conflits déjà endurés refaisaient surface. Ma mère, qui s'était juré que ses enfants ne subiraient pas les mêmes atrocités qu'elle, voyait sûrement en cet instant ses espoirs se briser – encore une fois. En plus de cela, nous avions une très mauvaise image des Allemands : nous ne pouvions oublier leur position généralement pro turque et leur alliance avec l'Empire ottoman lors de la Première Guerre mondiale. Nous ne pouvions oublier non plus qu'ils n'avaient guère protégé les chrétiens face à l'agresseur turc musulman.

Au bout d'un certain temps, mes parents décidèrent de remonter pour pouvoir juger de la situation. Prudemment, nous mîmes le nez dehors. Les Allemands étaient là : les premiers arrivaient à motocyclettes, suivis de camions derrière lesquels marchaient des soldats visiblement exténués. Nous les regardions passer, presque incrédules. Des Chavillois avaient déjà plié bagage, fuyant vers le sud pour échapper à l'occupation allemande, et l'approche des troupes ne fit qu'intensifier cet exode. Mais les Arméniens restèrent. « Nous, on sait ce que c'est », disaient-ils. « On reste, on ne veut pas se déplacer ». Et pour cause : l'exode était pour eux synonyme de mort, de perte. Il

n'était plus question de quitter ces foyers qu'ils avaient eu tant de mal à reconstruire. Mais l'arrivée des Allemands nous inquiétait à plus d'un titre : parce que nous ne connaissions pas leurs intentions, bien sûr, mais aussi parce que notre communauté cachait, depuis quelques jours, un petit secret.

Peu de temps avant l'entrée des troupes allemandes était arrivée une demi-douzaine de militaires français ayant effectué la retraite et rompus de fatigue. Ils étaient hors d'état de combattre, et même de se déplacer : depuis des jours, ils n'avaient fait que marcher pour échapper à l'offensive allemande. Avec la complicité d'une voisine de confiance qui était restée, nous avions décidé de prendre soin d'eux : ils furent mis à l'abri dans une ferme, proche de notre maison, qui venait d'être abandonnée. Ils s'étaient affalés dans la paille, incapables de bouger. Depuis, nous nous chargions de les ravitailler. Lorsque les Allemands arrivèrent, ce fut la panique : que devons-nous faire ? Continuer à les protéger représentait un risque, mais il ne nous vint pas à l'esprit non plus de les abandonner, ou pire, de les livrer aux nazis. Et puis, que leur arriverait-il, s'ils étaient découverts ? Seraient-ils faits prisonniers, seraient-ils considérés comme espions et fusillés ? Les militaires eux-mêmes se posaient la question : « Si nous nous constituons prisonniers, vous n'aurez pas de problème », disaient-ils. « Mais si on nous trouve là, si les Allemands voient que vous nous avez cachés... ». Ils ne terminaient pas leur phrase. Nous ne savions rien, encore, de la bestialité dont les nazis allaient faire preuve dans ce conflit, mais tout le monde se préoccupait, avec raison, du sort qui serait réservé à ceux qui tenteraient de résister. Il fut décidé de continuer à les aider, en prenant cependant certaines précautions. Les Allemands avaient installé leur Kommandantur juste en face de chez nous, dans la maison des gardiens d'une très riche propriété. Mes frères étaient partis et n'étaient pas encore revenus de leur tentative d'évasion à vélo. Il ne restait que moi, petit bonhomme d'une dizaine d'années, pour leur porter à manger. Sans doute comptait-on sur ma jeunesse et mon innocence pour ne pas éveiller les soupçons. Et puis, je n'avais pas peur : comme n'importe quel garçon de cet âge, j'avais l'âme bravache et une certaine inconscience des risques que je prenais. Je remplis donc ma mission avec succès et une certaine fierté.

Mais la situation restait intenable sur le long terme. En conciliabule avec notre voisine, nous essayions de trouver une solution à cette situation. Nous savions que nos protégés étaient pour la plupart de braves paysans originaires de villages proches de la région parisienne. Ils étaient si près de chez eux... peut-être pouvaient-ils rejoindre leur maison ?

« Pourquoi est-ce que vous ne retourneriez pas chez vous ? » leur avons-nous proposé. « Nous pouvons vous prêter des vêtements civils, et vous pourrez peut-être passer comme ça. »

Notre proposition fit débat. Certains refusaient catégoriquement : la peur d'être arrêtés et tués sur place l'emportait. La fatigue, la tension permanente dans laquelle ils vivaient depuis des semaines ou des mois ne les aidaient pas à y voir clair. Le groupe finit par se diviser : quatre d'entre eux acceptèrent notre proposition et deux autres décidèrent de se constituer prisonniers, comptant

sur une plus grande clémence des Allemands en cas de reddition. Ceux qui partirent atteignirent leur but. Arrivés chez eux, ils nous envoyèrent un mot de remerciement, et un petit colis de nourriture bienvenu en ces temps de restrictions alimentaires. Mais ceux qui se rendirent ont purement et simplement disparu. Je n'ai jamais su ce qui leur était arrivé, une fois la ferme de Chaville quittée.

2.3

Au quotidien, notre principale source d'inquiétude portait sur Pano et Mérou. Une fois rentrés, ils avaient repris le travail. Mais nous craignions que les Allemands ne soient attirés par leur jeunesse, leur robustesse. Ils étaient après tout en âge d'être militaires. Pire encore : nous avions entendu parler du Service Obligatoire, une disposition qui envoyait les jeunes en âge de travailler en Allemagne pour participer à l'effort de guerre. Mon père lui aussi se trouvait dans une situation délicate : il avait trouvé un emploi au restaurant d'entreprise de l'aéroport de Villacoublay, évidemment occupé par les Allemands. C'était une cible de choix pour les Alliés et les résistants qui tentaient de le neutraliser par des bombardements ou en sabotant les câbles électriques. Les alertes autour de cet aéroport étaient fréquentes, et les nazis avaient pris l'habitude d'obliger les employés à se positionner tout le long de la ligne électrique pour monter la garde. Parfois, lorsque les sirènes retentissaient, nous voyions débarquer mon père qui avait réussi à s'échapper pour redescendre à pied jusqu'à notre maison.

Cette période de troubles reste relativement vague pour moi. Je me souviens bien sûr des tickets de rationnement, de l'inquiétude de mes parents qui achetaient ce qu'ils pouvaient au marché noir, ou bien allaient dans les champs, du côté de Trappes, pour glaner ce qu'il restait de blé ou de pommes de terre qui n'avaient pas été ramassées. Nous entendions parler de l'étoile jaune, des juifs obligés de la porter, mais nous n'étions pas confrontés à cette réalité. À Chaville, les soldats allemands en poste n'étaient ni les plus jeunes, ni les plus vaillants. La vie restait, somme toute, calme. Je lisais un jour dans notre jardin des petits fascicules intitulés *Un poilu de douze ans*, des petites histoires patriotiques dans le contexte de la Première Guerre mondiale qu'on m'avait offerts avant l'arrivée des Allemands. Un officier arriva alors et m'interpella dans un mauvais français. Je ne comprenais pas ce qu'il me disait. Il vint s'asseoir à côté de moi, sans aucune animosité, et regarda ce que j'étais en train de lire. Je craignais sa réaction : on parlait dans mes petits livrets abondamment des « boches » et je me doutais que cette appellation n'allait pas lui faire plaisir. Et pourtant, il se mit à rire bruyamment. Il me remercia, se leva, et disparut. Ce fut sans doute ma plus longue interaction avec un soldat allemand durant toutes ces années d'occupation.

Et puis, en juin 1944, les Alliés débarquèrent en Normandie et progressèrent à travers le pays. Deux mois et demi plus tard, ils atteignaient Paris. C'était le chaos : les communications étaient interrompues, nous n'osions plus sortir, de peur d'être pris dans les affrontements ou les

bombardements. Pano, Mérou et Anaïd n'allaient plus travailler non plus. Nous restions enfermés à la maison. Pour tuer l'ennui, nous jouions à la belote. Enfin, nous vîmes passer dans les rues de Chaville les Américains et la Division Leclerc : nous étions libérés. La guerre prit fin en Europe huit mois plus tard.

Après la guerre, ma famille accueillit un tout jeune Arménien d'Arménie, Krikor : l'Église arménienne avait insisté pour que nous portions secours à ces compatriotes qui ne pouvaient retourner dans leur pays, sous contrôle de l'URSS. Krikor avait fait partie de l'armée Vlassov recrutée essentiellement parmi les anciens militaires soviétiques mourant de faim dans les camps de prisonniers de guerre allemands. Ces prisonniers étaient considérés comme déserteurs par les autorités soviétiques car ils n'avaient pas combattu jusqu'à la mort. Renié par son pays, l'ex-général soviétique Vlassov avait tourné casaque et fait cause commune avec les Allemands et convaincu d'autres ex-militaires soviétiques de le suivre. La situation de Krikor était extrêmement compliquée : mal vu par les Français en général, en particulier par les communistes, il était également impossible pour lui de rentrer en Arménie où sa qualité de prisonnier et, pire encore, de mercenaire de Vlassov lui aurait certainement valu d'être envoyé en Sibérie. Toute sa famille était pourtant là-bas. Pour la prévenir qu'il était encore en vie, il parvint à envoyer une lettre sous un faux nom, dans un langage codé : quiconque la lisait ne pouvait remonter jusqu'à lui, mais ceux à qui elle était destinée pouvaient en comprendre le sens. Ce fut le dernier contact qu'il eut avec sa famille. Il resta chez nous pendant un moment, et petit à petit notre affection pour lui grandit ; ses récits nous permirent de nous faire une petite idée de la vie en Arménie soviétique en 1940. Il devint cordonnier, se maria avec une Franco-arménienne et eut une fin tragique prématurée dans le métro parisien dont on ne put jamais déterminer s'il s'agissait d'un accident ou d'un suicide.